

dent heureux : De combien de PETITS BONHEURS l'homme du monde n'est-il pas entouré, et qu'il se sent pas parce qu'il est né pour eux ! (Mariv.) « Au petit bonheur ! Arrive que pourra ! Allons, au PETIT BONHEUR, je me risque. (Scribe.) — Par bonheur, loc. adv. Heureusement, par un heureux effet du hasard : PAR BONHEUR pour lui, jeme trouvais là. (Acad.) » De bonheur, S'est dit dans le même sens : DE BONHEUR pour elle, ces gens partirent presque aussitôt. (La Font.)

De bonheur, pour ce loup qui ne pouvait crier, Près de la passe une cigogne.

LA FONTAINE.

— O bonheur ! loc. interj. Oh ! que je suis heureux ! quelle bonne chance !

O bonheur ! la voilà qui paraît à propos.

MOLIÈRE.

— Syn. Bonheur, chance. Bonheur se prend toujours en bonne part ; on peut avoir une mauvaise chance. D'un autre côté, bonheur se dit de tous les événements heureux, même de ceux que l'homme se prépare à lui-même ou du moins auxquels il contribue un peu par son habileté, par ses efforts ; chance ne se dit proprement que des événements amenés par le hasard seul.

— Bonheur, béatitude, bien-être, félicité, plaisir, prospérité. Bonheur est le terme général qui marque un état de satisfaction intérieure ou ce qui en est la cause. La béatitude est proprement le bonheur que Dieu donne aux élus dans le ciel ; c'est un bonheur complet, intime et exempt de toute crainte pour l'avenir. Le bien-être est un bonheur tout matériel, qui a sa cause dans la satisfaction de tous les besoins du corps ; il peut être le partage des animaux comme celui de l'homme. Le plaisir est essentiellement passager ; il est quelquefois plus vif que le bonheur, mais il est souvent suivi de lassitude, de dégoût et quelquefois de remords ; quand il est modéré et qu'il dure, il finit par se confondre avec le bonheur. La félicité est le contentement de l'âme, le bonheur senti ; on peut appliquer ce mot aux élus, à peu près dans le même sens que béatitude, mais alors on y ajoute souvent quelque épithète, comme félicité complète, suprême. Enfin, la prospérité consiste dans l'état florissant des affaires, dans la constance avec laquelle la fortune semble favoriser toutes les entreprises.

— Antonymes. Adversité, calamité, contre-temps, désastre, guignon, infortune, malheur, revers.

— Epithètes. Imprévu, soudain, inattendu, inopiné, fragile, inquiet, inquiétant, frêle, éphémère, passager, court, inconstant, fantastique, idéal, faux, mensonger, perfide, trompeur, chimérique, pur, calme, tranquille, paisible, constant, solide, inaltérable, achevé, accompli, parfait, serin, ineffable, céleste, divin, éternel, suprême, précieux, inénarrable, insaisissable, interrompu, goûté, senti, révoltant.

— Encycl. Qu'est-ce que le bonheur ? Quels sont les moyens pour y parvenir ? De tout temps, les hommes se sont posés ces questions ; de tout temps, ils en ont demandé la solution aux religions et aux philosophies. Et voilà qu'après des milliers d'années, l'homme n'est pas plus avancé qu'au premier jour ; il aspire toujours vers cet état qui est la fin de son être, mais dont personne encore n'a pu lui dire la vraie nature, ni lui enseigner le chemin. Avant de chercher quel est le caractère essentiel du bonheur, nous allons esquisser son histoire, et passer en revue l'opinion des différents siècles sur une question si importante.

La philosophie grecque avait sur le bonheur des idées très-nobles, très-élevées ; les réponses des oracles, les paroles des sages, le plaçaient dans la vertu, dans la modération des desirs et dans l'amour de la patrie. Anaxagoras répondait à ceux qui lui demandaient quel était l'homme heureux : « Ce n'est aucun de ceux que vous jugez dignes de ce nom, mais vous le trouverez parmi ceux qui vous semblent dans la misère. » A son tour, l'oracle de Delphes déclarait le plus heureux des hommes Phédis, qui venait de mourir pour sa patrie. Consulté une autre fois par Gyges, alors le plus grand roi du monde, il répondit qu'Aglaüs de Psophis était plus heureux que lui. C'était un vieillard qui cultivait, dans un coin de l'Arcadie, un héritage peu étendu, mais suffisant néanmoins pour fournir abondamment à tous les besoins de l'année ; il n'en était jamais sorti, et, comme son genre de vie le fait concevoir, ayant eu moins de desirs, il avait eu moins de maux. La conversation de Solon avec Crésus, dans l'historien Hérodote, a trop de rapport avec le sujet qui nous occupe, pour que nous ne la mentionnions pas ici.

Solon, étant sorti d'Athènes pour s'instruire des coutumes des peuples étrangers, alla d'abord en Egypte, à la cour d'Amasis, et de là à Sardes, près de Crésus, qui le reçut avec distinction, et le logea dans son palais. Trois ou quatre jours après son arrivée, il fut conduit, par ordre du prince, dans le lieu où l'on gardait ses trésors, dont on lui montra toutes les richesses. Quand Solon les eut vus et suffisamment considérés, le roi lui parla en ces termes : « Le bruit de votre sagesse et de vos voyages est venu jusqu'à nous, et je n'ignore point qu'en parcourant tant de pays vous n'avez eu d'autre but que de vous instruire de leurs usages et de leurs lois, et de perfectionner vos connaissances. Je désire

savoir quel est l'homme le plus heureux que vous ayez vu. » Il lui faisait cette question parce qu'il se croyait lui-même le plus heureux des hommes. « C'est Tellus d'Athènes, lui dit Solon, sans le flatter et sans déguiser la vérité. » Crésus, étonné de cette réponse : « Sur quoi donc, lui demanda-t-il avec vivacité, estimez-vous Tellus si heureux ? — Parce qu'il a vécu dans une ville florissante, reprit Solon, qu'il a eu des enfants beaux et vertueux, que chacun d'eux lui a donné des petits-fils qui tous lui ont survécu, et qu'enfin, après avoir joui d'une fortune considérable relativement à celles de notre pays, il a terminé ses jours d'une manière éclatante : car, dans un combat des Athéniens contre leurs voisins, à Eleusis, il combattit pour les premiers, et mourut glorieusement en mettant en fuite les ennemis. Les Athéniens lui érigèrent un monument aux frais du public, dans l'endroit même où il était tombé mort, et lui rendirent de grands honneurs. » Tout ce que Solon venait de dire sur la félicité de Tellus excita Crésus à lui demander quel était celui qu'il estimait, après cet Athénien, le plus heureux des hommes, ne doutant pas que la seconde place ne lui appartint. « Cléobis et Biton, reprit Solon : ils étaient Argiens et jouissaient d'un bien honnête ; ils étaient, outre cela, si forts, qu'ils avaient tous les deux remporté des prix aux jeux publics. On raconte d'eux aussi le trait suivant : Les Argiens célébraient une fête en l'honneur de Junon. Il fallait absolument que leur mère se rendît au temple sur un char traîné par une couple de bœufs. Comme le temps de la cérémonie pressait, et qu'il ne permettait pas à ces jeunes gens d'aller chercher leurs bœufs, qui n'étaient point encore revenus des champs, ils se mirent eux-mêmes sous le joug ; et, tirant le char sur lequel leur mère était montée, ils le conduisirent ainsi à la distance de quarante-cinq stades, jusqu'au temple de la déesse. Après cette action, dont toute l'assemblée fut témoin, ils terminèrent leurs jours de la façon la plus heureuse, et la divinité fit voir par cet événement qu'il est plus avantageux à l'homme de mourir que de vivre. Les Argiens assemblés autour de ces deux jeunes gens louaient leur bon naturel, et les Argiennes félicitaient la prêtresse d'avoir de tels enfants. Celle-ci, comblée de joie des louanges qu'on donnait à ses fils, debout au pied de la statue, pria la déesse d'accorder à ses deux fils, Cléobis et Biton, le plus grand bonheur dont pût jouir un mortel. Cette prière finie, après le sacrifice et le festin ordinaire dans ces sortes de fêtes, les deux jeunes gens, s'étant endormis dans le temple même, ne se réveillèrent plus et terminèrent ainsi leur vie. Les Argiens, les regardant comme des personnages favorisés des dieux, firent faire leurs statues, et les envoyèrent au temple de Delphes. — Athénien, répliqua Crésus en colère, faites-vous donc si peu de cas de ma félicité, que vous me jugiez indigne d'être comparé avec des hommes privés ? — Seigneur, reprit Solon, vous me demandez ce que je pense de la vie humaine : ai-je donc pu vous répondre autrement, moi qui sais que la divinité est jalouse du bonheur des humains, et qu'elle se plaît à le troubler, car dans une longue carrière on voit et on souffre bien des maux ? Je donne à un homme soixante-dix ans pour le plus long terme de la vie. Ces soixante-dix ans font vingt-cinq mille deux cents jours, en omettant les mois intercalaires ; mais si chaque sixième année on ajoute un mois, afin que les saisons se retrouvent précisément au temps où elles doivent arriver, dans les soixante-dix ans vous aurez douze mois intercalaires, moins la troisième partie d'un mois, qui feront trois cent cinquante jours, lesquels ajoutés à vingt-cinq mille deux cents donneront vingt-cinq mille cinq cent cinquante jours. Or, de ces vingt-cinq mille cinq cent cinquante jours, vous n'en trouverez pas deux qui amènent un événement absolument semblable. Il faut donc en convenir, seigneur, l'homme n'est que vicissitude. Vous avez certainement des richesses considérables, et vous réglez sur un peuple nombreux ; mais je ne puis répondre à votre question que je ne sache si vous finirez vos jours dans la prospérité ; car l'homme comblé de richesses n'est pas plus heureux que celui qui n'a que le simple nécessaire, à moins que la fortune ne le favorise jusqu'à la fin, et que, jouissant de toute sorte de biens, il ne termine heureusement sa carrière. Rien de plus commun que le malheur dans l'opulence et le bonheur dans la médiocrité. Un homme puissamment riche, mais malheureux, n'a que deux avantages sur celui qui a du bonheur ; mais celui-ci en a un grand nombre sur le riche malheureux. L'homme riche est plus en état de contenir ses desirs et de soutenir de grandes pertes ; mais, si l'autre ne peut soutenir de grandes pertes, ni satisfaire ses desirs, son bonheur le met à couvert des uns et des autres ; et en cela il l'emporte sur le riche. D'ailleurs, il a l'usage de tous ses membres, il jouit d'une bonne santé, il n'éprouve aucun malheur, il est beau, et heureux en enfants. Si à tous ces avantages vous joignez celui d'une belle mort, c'est cet homme-là que vous cherchez, c'est lui qui mérite d'être appelé heureux. Mais avant sa mort ; suspendez votre jugement, ne lui donnez point ce nom. Il est impossible qu'un homme réunisse tous les avantages, de même qu'il n'y a point de pays qui se suffise, et qui renferme tous les biens ; car si un pays en a quelques-uns, il est privé de

quelques autres ; le meilleur est celui qui en a le plus. Il en est ainsi de l'homme, il n'y en a pas un qui se suffise à lui-même : s'il possède quelques avantages, d'autres lui manquent. Celui qui en réunit un plus grand nombre, qui les conserve jusqu'à la fin de ses jours, et sort ensuite tranquillement de cette vie ; celui-là, seigneur, à mon avis, mérite d'être appelé heureux. » Ainsi parla Solon, et comme il n'avait rien dit d'agréable à Crésus, ce prince le renvoya sans lui faire de présent. On sait que plus tard Crésus, condamné à mort par Cyrus, son vainqueur, se souvint des paroles du sage, et qu'en montant sur le bûcher, il s'écria trois fois : « O Solon ! » Cyrus s'étant fait expliquer la signification de ces paroles et réfléchissant à son tour sur l'inconstance de la fortune, pardonna à Crésus et en fit son ami. La philosophie antique, si calomniée, si injustement dédaignée et pourtant si rudement mise à contribution par le christianisme, pouvait se tromper sur la nature et la définition du bonheur ; mais elle en avait du moins une idée noble et claire, puisque pour elle la vertu était le meilleur moyen d'y arriver.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, la recherche du bonheur était l'unique et le principal souci de la vie ; aux religions, aux philosophies, on demandait le moyen d'y arriver ; et pourtant, ces mêmes hommes qui mettaient tant d'acharnement à le poursuivre, ne croyaient pas qu'il fût donné à personne de le posséder complètement. Chez les écrivains, chez les poètes, comme chez les historiens, on trouve cette idée que les dieux sont jaloux des hommes heureux, et qu'ils s'en vengent en les accablant de maux. « A quoi s'occupe Jupiter dans le ciel ? demandait-on à un philosophe. » A abaisser ce qui est élevé, à élever ce qui est abaissé, » répondit-il. Et cette opinion n'était pas seulement celle des philosophes, mais aussi celle de tous les autres hommes. Hérodote raconte que le roi d'Egypte Amasis, instruit de la grande prospérité de Polycrate, tyran de Samos, avec qui il avait fait alliance, lui écrivit la lettre suivante : « Il m'est bien doux d'apprendre le succès d'un ami et d'un allié ; mais, comme je connais la jalousie des dieux, ce grand bonheur me fait peur. J'aimerais mieux, pour moi et pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des avantages et tantôt des revers, et que la vie fût alternativement partagée entre l'une et l'autre fortune, qu'un bonheur toujours constant et sans vicissitude ; car je n'ai jamais ouï parler d'aucun homme qui, ayant été heureux en toutes choses, n'ait péri misérablement. Ainsi donc, si vous voulez m'en croire, vous ferez contre votre bonne fortune ce que je vais vous conseiller. Examinez quelle est la chose dont vous faites le plus de cas, et dont la perte vous serait le plus sensible. Lorsque vous l'aurez trouvée, jetez-la loin de vous, et de manière que vous ne puissiez plus la revoir. Que si, après cela, la fortune continue à vous favoriser en tout, sans mêler quelque disgrâce à ses faveurs, ne manquez pas d'y apporter le remède que je vous propose. » Polycrate, reconnaissant la justesse de ces conseils, jeta dans la mer une émeraude montée en or, admirablement gravée, et à laquelle il tenait beaucoup, espérant par là apaiser le courroux des dieux ; mais ceux-ci refusèrent même ce sacrifice. Dès le lendemain, un pêcheur apporta au prince un poisson magnifique, dans le ventre duquel on trouva son anneau. Polycrate, émerveillé de cette aventure, écrivit aussitôt à Amasis pour l'en avertir. Ce prince, dit Hérodote, reconnut qu'il était impossible d'arracher un homme au sort qui le menaçait, et que Polycrate ne pourrait finir ses jours heureusement, puisque la fortune lui était si favorable en tout, et qu'elle lui faisait retrouver même ce qu'il avait jeté loin de lui. Aussi il lui envoya un héraut à Samos pour renoncer à son alliance. L'événement, comme on sait, justifia les prévisions du roi d'Egypte : peu après, Polycrate, dont le bonheur avait été jusque-là si constant, tomba entre les mains du gouverneur de Sardes, qui le fit mettre en croix.

Les anciens, qui avaient élevé un temple à la Fortune, avaient également personnifié le bonheur ; ils l'avaient réduit en théorie et avaient noté avec soin toutes les conditions nécessaires pour l'atteindre. Voici ce que dit Platon, dans un chapitre intitulé : Des dix conditions du bonheur. « Quintus Métellus, dans l'oraison funèbre qu'il prononça en l'honneur de son père, L. Métellus, a écrit que celui-ci avait réuni complètement en lui les dix principaux avantages qui soient l'objet des vœux et des efforts des hommes sages ; qu'il avait voulu être le premier guerrier de son temps, le meilleur orateur, le plus brave général, chargé de la conduite des affaires les plus importantes, élevé à la plus haute dignité, distingué par une sagesse supérieure, reconnu comme un sénateur accompli, possesseur d'une grande fortune honorablement acquise, chef d'une famille nombreuse et le citoyen le plus illustre de la république ; que tous ses vœux avaient été comblés, bonheur qui n'était arrivé qu'à lui depuis la fondation de Rome. » Ainsi, à l'époque de Platon, il fallait réunir dix conditions différentes pour avoir le droit de s'appeler heureux. La recherche et la détermination de ces conditions était le principal objet des leçons des philosophes. Varron prétend que, de la question du bonheur, naquirent en Grèce deux cent quatre-vingts sectes ;

mais toutes ces sectes peuvent se ramener à trois principales, qui les contiennent et les résument toutes : l'épicurisme, le stoïcisme et le platonisme. L'épicurisme est le système le plus simple ; il se présente immédiatement à l'idée de l'homme qui réfléchit ; aussi fut-il le premier à naître dans les écoles philosophiques. « Vous cherchez le bonheur, dit Epicure à ses disciples, la nature l'a mis auprès de vous : vous n'avez qu'à obéir à ses lois pour le trouver. Affranchissez-vous des troubles de l'âme et des maux du corps ; cherchez cet état délicieux où l'homme, exempt de peine par la satisfaction réglée des besoins, des appétits et des desirs que la nature nous a donnés, jouit librement de lui-même, de l'usage et du développement de toutes ses facultés : c'est là le plaisir, c'est là le bonheur. Peu vous importe de savoir ce qui était avant vous, ce qui sera après vous ; c'est une vaine curiosité qui tourmente l'esprit inutilement ; si vous voulez vous rendre compte de la genèse de l'humanité, vous pouvez vous en tenir au système des atomes ; mais, encore une fois, le mieux est de ne pas s'en inquiéter. » Tel était le système d'Epicure, qui se forma le plus vite, qui dura le plus longtemps et compta les disciples les plus nombreux et les plus illustres, tels qu'Horace et Lucrèce. Plus tard, l'épicurisme fut discrédité ; on essaya de le travestir, de dire qu'Epicure mettait le bonheur suprême dans une honteuse et matérielle volupté, tandis qu'il n'avait entendu parler que du plaisir que donne la modération des desirs et l'heureux équilibre de toutes les facultés. De tout temps, la doctrine d'Epicure a trouvé de sincères admirateurs. Voltaire fait remarquer que la doctrine d'Epicure, c'est-à-dire le matérialisme, n'a jamais amené une seule persécution ; il dit plus, même un soufflet, tandis que le spiritualisme pur, la doctrine de Platon, dont au moyen âge et même de nos jours, le catholicisme est l'expression, a produit toutes les guerres religieuses et toutes les querelles que l'on connaît. Le côté faible de l'épicurisme était de ne pouvoir convenir à tous. Comment l'esclave ou le pauvre pouvaient-ils pratiquer les préceptes d'Epicure, et se mettre à l'abri des tourments de l'âme et des maux corporels, infirmités auxquelles l'homme riche lui-même ne peut souvent pas échapper ? Il fallait trouver le bonheur, non en suivant la nature, mais pour ainsi dire malgré elle, en ne tenant compte ni des faveurs ni des rigueurs de la fortune, mais en restant toujours libre et maître de soi ; et ce principe est celui du stoïcisme. Ce qui caractérise le stoïcien, c'est son indépendance à l'égard de la fortune et du destin : il vit, mais sans s'intéresser à la vie, et rien au monde n'est capable d'ébranler sa suprême indifférence. C'est le sage d'Horace :

Impavidum ferient ruinae.

« Souviens-toi, disait Epictète, qu'il faut que tu te gouvernes partout comme dans un banquet. Si les plats viennent à toi, étends la main et prends modestement. Si celui qui porte le plat passe, ne l'arrête pas. Si n'est pas encore arrivé à toi, ne t'avance pas pour y atteindre, mais attends qu'il arrive à toi. C'est ainsi que tu dois faire pour les enfants, pour une femme, pour une magistrature, pour les richesses, et tu seras digne d'un banquet céleste. Mais si tu ne prends pas les choses qui te seraient présentées, et si tu les méprises, tu ne seras pas seulement digne d'un banquet céleste, tu monteras encore un degré plus haut ; car quand Héraclite, Diogène et autres ont fait ainsi, ils ont été à bon droit appelés divins, et ils l'étaient en effet. » Tel était le système des stoïciens, qui avaient un tel dédain pour la vie qu'ils enseignaient que l'âme était périssable, et que le sage avait le droit de s'ôter la vie, comme preuve de sa liberté et comme récompense de sa vertu. Mais cette manière d'être heureux n'était pas à la portée de tous. A tous n'était pas donné ce courage qu'ils appelaient vertu, et qui les rendait insensibles à la bonne comme à la mauvaise fortune. Combien peu étaient capables de s'écrier, au milieu des plus vives souffrances : « O douleur ! jamais tu ne me feras avouer que tu es un mal. »

A l'épicurien et au stoïcien il manquait quelque chose pour satisfaire complètement les besoins de la nature humaine. L'âme, force active par elle-même, mais déchue et unie à la matière, vit dans une sorte d'exil. Sans cesse elle tend à retourner vers Dieu par l'amour, et voici de quelle manière : L'homme aime tout ce qui est beau, parce que son âme descend de la source même de la beauté, et tout ce qui ressemble à cette beauté primitive, dont il a gardé le souvenir, l'attire invinciblement. Ainsi, il n'aime pas les objets pour eux-mêmes, mais parce qu'ils le rapprochent de Dieu, qui est la suprême beauté et le véritable bien. La seule route que nous puissions suivre pour arriver au bonheur est celle-ci : nous rapprocher de Dieu par l'amour, et nous rendre semblables à lui le plus possible.

Appelez l'amour la grâce, et vous aurez le christianisme, dérivé comme le platonisme de la philosophie orientale ; et Platon, disant que le bonheur consiste à nous rendre semblables à Dieu, n'est-ce pas le Christ, disant à ses disciples : « Soyez parfaits comme votre Père céleste ? » En effet, le christianisme, qui succéda à ces trois sectes philosophiques, fit un mélange du platonisme et du stoïcisme. A l'un